

Séminaire de préparation – Mardi 1<sup>er</sup> octobre 2019

*L'Éthique de la psychanalyse*

Leçon 1 Marc Darmon – Discutant Pierre-Christophe Cathelineau.

**Marc Darmon** – C'est une gageure de lire le séminaire de *l'Éthique* cette année qui est au programme.

Le séminaire sur *l'Éthique*, nous avons décidé au bureau de faire cette année une lecture de ce séminaire qui est d'un intérêt actuel, pose des questions, vous allez voir, tout à fait contemporaines et nous allons nous efforcer de lire ce séminaire de façon la plus complète possible tout en soulignant justement cet intérêt pour nos questions contemporaines.

Dans cette première leçon de séminaire Lacan expose son programme c'est-à-dire ce à quoi il va se référer et ce qu'il va développer. Il pose les grands axes de ce séminaire à venir et dans un premier temps il justifie un séminaire sur *l'Éthique*. Il nous dit que ce séminaire vient en droit fil du séminaire précédent c'est-à-dire *Le Désir et son interprétation*. Parce que la question de l'éthique est liée d'une façon très étroite à celle du désir. Il va nous dire que cette question de l'éthique n'a pas été abordée par les analystes jusqu'à présent, c'est un questionnement tout à fait neuf, dit-il. Pourtant la question de l'éthique se pose sans cesse dans les analyses. On peut dire que les questions morales sont notre pain quotidien.

Alors ce n'est pas tout à fait juste, parce que Freud en a parlé de l'éthique. Il y a un texte important selon moi qui traite de la responsabilité morale dans le rêve. Freud amène cette question d'une façon tout à fait neuve et éclairante. Est-ce qu'on est responsable des souhaits représentés dans le rêve, des contenus latents que l'on découvre dans le rêve ? Est-ce qu'on pourrait dire ce contenu latent c'est l'inconscient, ce n'est pas moi ? Et Freud répond que si l'on pense cela c'est qu'on n'est pas dans le chemin de l'analyse. C'est-à-dire que l'analyse consiste justement à prendre la responsabilité de ces souhaits qui ont été refoulés, parce que s'ils passent par le rêve pour s'exprimer c'est qu'il a été refusé en quelque sorte à un certain moment et refoulé, mis dans les dessous, ce souhait. Il s'agit d'en prendre la responsabilité, de reconnaître ce souhait inconscient qui revient sous une forme travestie dans le champ de la conscience et de remplacer le refoulement par un jugement.

Il nous dit une phrase intéressante dès le début de ce séminaire en posant la question quoi de neuf, du neuf « [...] sur quoi, sur quelque chose qui est à la fois général et très particulier et pour autant :

– d'une part, que l'expérience de la psychanalyse est hautement significative d'un certain moment de l'homme, celui dans lequel nous vivons sans pouvoir toujours, et même loin de là, repérer ce qui signifie l'œuvre dans quoi nous sommes plongés : l'œuvre collective, le moment historique,

– d'autre part, que cette expérience particulière qui est celle de notre travail de tous les jours, à savoir la façon dont nous avons à répondre à ce que je vous ai appris à articuler comme une demande du malade, une demande à quoi notre réponse donne une signification exacte : une réponse dont il nous faut garder la discipline la plus sévère pour ne pas laisser s'adultérer le sens en somme profondément inconscient de cette demande.

En parlant d'*éthique de la psychanalyse*, j'ai choisi un terme qui ne paraît pas choisi au hasard. *Morale* aurai-je pu dire encore. Si j'ai choisi *éthique*, vous verrez pourquoi : ce n'est pas par plaisir d'utiliser un terme plus rare, [...] »

Lacan situe la psychanalyse dans ce qu'il appelle « un certain moment de l'homme qui est celui où nous vivons sans pouvoir toujours, et même loin de là, repérer ce que signifie l'œuvre dans quoi nous sommes plongés : l'œuvre collective, le moment historique, »

C'est une phrase très actuelle, c'est-à-dire, il situe l'analyse dans un moment historique et l'analyse devrait nous permettre de nous éclairer sur ce qu'il appelle l'œuvre collective. C'est-à-dire ce qu'il en est de la culture, des moyens de production de l'économie, tout cela qui constitue nos interrogations actuelles.

Ça c'est au niveau collectif et au niveau de tous les jours, notre travail, la façon dont nous avons à répondre dans notre expérience de « [...] ce que je vous ai appris à articuler comme une demande du malade, une demande à quoi notre réponse donne sa signification exacte : [...] »

Alors on présente souvent l'analyse comme dissymétrie, comme développement de la demande de l'analysant et puis la non-réponse de l'analyste c'est-à-dire comme une question qui se développe, une demande qui se développe. Il fait référence au séminaire précédent où il était question de la demande qui se développe dans la marge de cette demande et se trouve le désir en tant qu'il a affaire à la chaîne signifiante par laquelle la demande doit passer et qui a comme effet le désir. Qui est un fait de langage, de ce fait. Et la réponse de l'analyste, parce qu'il parle d'une réponse à cette demande. « Une réponse dont il nous faut garder la discipline la plus sévère pour ne pas laisser s'adultérer le sens en somme profondément inconscient de cette demande. » C'est-à-dire la réponse de l'analyste va faire résonner le niveau inconscient, c'est-à-dire on dirait aujourd'hui au niveau littéral, ce qu'il en est de cette demande. L'analyste répond, mais il répond à la demande inconsciente. Et c'est pour cela dit-il qu'il faut une discipline sévère puisque dans un dialogue courant on répond sur le sens, on répond à un niveau de la signification du discours que l'autre peut communiquer. La réponse de l'analyste ne va pas dans ce sens, il fait résonner le caractère littéral de cette demande.

« Commençons de remarquer ceci, qui rend en somme ce sujet éminemment accessible, voire tentant : je crois qu'il n'y a personne qui n'ait tenté de traiter ce sujet d'une éthique de la psychanalyse. » C'est ce que je vous ai dit tout à l'heure.

Alors suit, Lacan nous dit que « notre expérience nous a conduit à approfondir plus qu'on ne l'avait jamais fait avant nous, l'univers de la faute. » Il cite un travail de Hesnard, un psychanalyste bien connu à cette époque qui a trempé dans la collaboration, je crois. Ce travail s'appelle *L'univers morbide de la faute*. « [...] cet aspect morbide, dit-il nous l'abordons au plus haut point. C'est qu'à la vérité cet aspect est impossible à dissocier de e de la faute lui-même comme tel. Ce lien de la faute à la morbidité est quelque chose qui n'a pas manqué de marquer de son sceau toute la réflexion morale à notre époque, [...] »

Qu'est-ce que ça veut dire ce discours ? Qu'est-ce que vous entendez par morbide, l'univers morbide de la faute ? La morbidité c'est quoi ?

**Pierre-Christophe Cathelineau** – Je verrais le masochisme,

**Virginia Hasenbalg** – La réponse,

**Y** – La mort ?

**Marc Darmon** – Ce n'est pas la mortalité, c'est la morbidité, c'est quoi

**Pierre-Christophe Cathelineau** – C'est la maladie, c'est la psychopathologie,

**Bernard Vandermersch** – Il y a quelque chose qui est amusant c'est que les termes culpabiliser et déculpabiliser remontent au plus tôt à 1950, 1945. Ils n'existaient pas avant ces termes-là. Culpabiliser, déculpabiliser, ça n'existait pas, c'est nécessairement...

**Marc Darmon** – Oui, comme si la culpabilité était nécessairement quelque chose à chasser à ce moment-là...

**Bernard Vandermersch** – La culpabilité, j'ai des sentiments de culpabilité donc je suis dans l'erreur, enlevez-moi ça, je suis malade.

**Pierre-Christophe Cathelineau** – *Morbidus* c'est la maladie

**Marc Darmon** – Alors, la morbidité, c’est un terrain, un terrain mauvais qui prépare, une tare, à l’époque de Freud c’était une explication courante, c’est-à-dire que l’homme était conduit par cette morbidité, cette tare qu’il trimbale depuis ses ancêtres. C’est ça qui le poussait à la faute. Et « [...] je l’ai quelque fois indiqué ici en marge de mes propos – il est quelque fois singulier de voir à quel point dans des milieux religieux même, je ne sais quel vertige semble saisir ceux qui s’occupent de réflexion morale devant ce que leur offre notre expérience, et combien il est frappant de les voir parfois comme céder à une espèce de tentation d’un optimisme qui paraît excessif, voire comique, et de penser que la réduction de la morbidité pourrait pointer vers une sorte de volatilisisation du terme de la faute. »

Alors, il dit en quelque sorte du côté de la religion on a un grand espoir. Est-ce que cela concerne la psychanalyse, les religieux qui espéraient en la psychanalyse ?

**Pierre-Christophe Cathelineau** – Ça c’est les jésuites. Ça concerne très précisément la philosophie des jésuites. C’est-à-dire l’idée que l’accomplissement de la liberté permet de s’émanciper de la faute.

**Virginia Hasenbalg** – L’accomplissement de la liberté permet de s’émanciper de la faute ?

**Pierre-Christophe Cathelineau** – Oui, l’accomplissement de la liberté humaine, de la liberté morale permet de s’émanciper de la faute.

**Marc Darmon** – Si la faute est liée à la morbidité, on peut guérir de la maladie, il n’y aurait plus l’idée de fauteur.

**Bernard Vandermersch** – Ce n’est pas l’idée de saint Paul

**Pierre-Christophe Cathelineau** – Ce n’est pas l’idée de saint Paul, mais ça a été repris par l’orientation de théologie jésuite, de la théologie fondée sur des actes libres qui libèrent de la faute.

**Marc Darmon** – Saint Paul c’est libérons-nous de la loi et on sera innocent.

**Pierre-Christophe Cathelineau** – Mais en tout cas on n’est pas loin de la notion du péché là.

**Marc Darmon** – Oui, c’est carrément dans le péché,

**Virginia Hasenbalg** – Il ne le nomme pas,

**Marc Darmon** – Non, il ne le nomme pas,

**Pierre-Christophe Cathelineau** – Il parle de la faute et pas du péché

**Bernard Vandermersch** – Il ne parle même pas du péché originel.

**Marc Darmon** – Il fait allusion au péché originel quand il le compare au mythe freudien.

Il en vient à un phrase importante « En fait ce à quoi nous avons affaire, c’est rien de moins que l’attrait de la faute. [...]

[...] Qu’est-elle cette faute ?

Assurément ce n’est pas la même que celle que le malade, aux fins d’être puni ou de se punir. »

« Quand nous parlons du besoin de punition, c’est bien de quelque chose qui se trouve sur le chemin de ce besoin que nous désignons le terme. Et pour obtenir cette punition recherchée par une faute nous ne sommes que reportés un peu plus loin vers je ne sais quelle faute plus obscure qui appelle cette punition. »

Qu’est-ce que ça vous évoque le besoin de punition ?

**Pierre-Christophe Cathelineau** – Ça m’évoque le masochisme dans un premier temps, c’est-à-dire les textes de Freud sur le masochisme foncier du sujet névrosé.

**Virginia Hasenbalg** – Pour Freud comme il dira plus tard, nous sommes tous coupables d’avoir tué le père.

**Pierre-Christophe Cathelineau** – Le besoin de punition c’est...

**Virginia Hasenbalg** – Le besoin de punition c’est juste d’être puni parce qu’on a tué le père.

**Bernard Vandermersch** – Mais pas les filles, elles n’ont pas tué le père.

**Pierre-Christophe Cathelineau** – Oui, mais il y a d’autres motifs, et les filles n’ont pas tué le père.

**Bernard Vandermersch** – Il n’y a que les garçons, tu n’es pas coupable d’un crime que tu n’as pas commis.

**Marc Darmon** – Chez Lacan qu’est-ce que c’est ce besoin de punition ? C’est le cas Aimée, c’est la psychose autopunitive ?

**Pierre-Christophe Cathelineau** – Tu ne verrais pas plus largement la question du masochisme ?

**Marc Darmon** – Oui mais, je crois qu’il fait référence dans ces quelques lignes, il fait allusion au malade qui a besoin d’être puni, de se punir.

**Valentin Nusinovici** – Quand il parle d’une faute plus obscure ? Est-ce que cela ne nous indique pas ce que serait le péché originel pour Lacan et non pas pour Freud. Sa lecture à lui, cette faute obscure, de quoi s’agit-il ?

**Marc Darmon** – Il dit que ce n’est pas une faute qui est sur le chemin de ce besoin de punition, il reconnaît que ça existe cette faute pour se faire punir. On voit dans la clinique des enfants quelque chose qui est très visible, l’enfant qui fait une bêtise pour que le père intervienne.

**Valentin Nusinovici** – Dans le séminaire précédent il a beaucoup insisté sur « Un enfant est battu », il l’a beaucoup détaillé structurellement.

**Marc Darmon** – On retrouve ce que tu dis sur le masochisme

**Pierre-Christophe Cathelineau** – Une structure fondamentale du sujet,

**Virginia Hasenbalg** – Ce qui m’étonne c’est qu’au-delà du meurtre du père il faut situer l’instinct de mort, l’instinct de mort en tant qu’induisant une faute ça m’étonne.

**Marc Darmon** – « Est-ce une faute comme le début de l’œuvre freudienne la désigne : le meurtre du père, ce grand mythe mis par Freud à l’origine de tout développement de la culture ? » Pourquoi ce développement de la culture ?

**Virginia Hasenbalg** – Ça unit les fils, c’est l’invention du monothéisme.

**Marc Darmon** – Cette union fait la force. La culture, ce meurtre du père va déclencher une très forte culpabilité, va instaurer la morale et va instaurer le surmoi, la morale et mettre les pulsions en sourdine ou va favoriser la sublimation. C’est pour ça que le meurtre du père est à l’origine de la culture.

**Pierre-Christophe Cathelineau** – On le voit dans le Moïse. *Moïse et le monothéisme* c’est cela.

**Marc Darmon** – Alors il dit que *Totem et Tabou*,

**Virginia Hasenbalg** – Là c’est l’instinct de mort la faute la plus obscure,

**Marc Darmon** – « Est-ce la faute plus obscure et plus originelle dont il arrive à poser le terme à la fin de son œuvre : l’instinct de mort, pour tout dire, pour autant que l’homme est au plus profond de lui-même ancré dans sa redoutable dialectique ? » Il y a le meurtre du père et d’une façon plus originelle encore l’instinct de mort. Alors il emploie l’expression instinct de mort ici. On peut se demander si c’est une pulsion, aujourd’hui on dit pulsion de mort.

**Bernard Vandermersch** – Enfin il dit aussi pulsion de mort.

**Marc Darmon** – C’est ça c’est un des composants de la pulsion de mort. « C’est bien entre ces deux termes que se tend chez Freud une réflexion, un progrès, que nous aurons à reprendre quand nous aurons à en mesurer les incidences exactes.

À la vérité, ce n’est pas là – ni dans le domaine pratique, ni dans le domaine théorique – tout ce qui nous fait mettre en relief l’importance de la dimension éthique dans notre expérience et dans l’enseignement de Freud.

Tout dans l’éthique n’est pas, comme on l’a fait remarquer à juste titre, uniquement lié au sentiment d’obligation. L’expérience morale comme telle, à savoir cette référence sanctionnelle qui met l’homme dans un certain rapport avec sa propre action (qui n’est pas simplement celui d’une loi articulée, mais aussi d’une direction, d’une tendance et, pour tout dire, d’un Bien qu’il appelle, engendrant un idéal de la conduite), tout cela est quelque chose qui constitue aussi, à proprement parler le commandement, de ce qui peut se présenter avec un sentiment d’obligation. »

C'est ainsi que « [...] je crois nécessaire de situer la dimension de nos expériences par rapport à la réflexion de [quelqu'un de] ceux qui, [à notre époque,] ont tenté de faire progresser la réflexion moraliste. ([...] je fais là précisément allusion à l'une d'entre elles, à celle de Frédéric Rauh dont nous aurons à tenir compte comme à l'un des points de repère de cet exercice) [...] »

**Pierre-Christophe Cathelineau** – Là il y a une remarque que je ferais, liminaire, même par rapport à ce qu'il dit au-dessus à propos de la différence entre morale et éthique, c'est que le fondateur de l'éthique c'est Aristote, *Éthique à Nicomaque*, *Éthique à Eudème*. Donc c'est exactement la définition de l'éthique qu'il donne c'est-à-dire « une direction, une tendance et, pour tout dire, d'un Bien qu'il appelle, engendrant un idéal de la conduite. » C'est ça qu'on trouve dans *Éthique à Nicomaque* c'est-à-dire l'orientation vers un Bien comme idéal de la conduite. Donc là la référence est aristotélicienne, et d'ailleurs elle revient après.

**Marc Darmon** – Oui, il va en parler très directement.

**Virginia Hasenbalg** – Et après il va relativiser.

**Pierre-Christophe Cathelineau** – Il la relativise bien sûr.

**Danielle Eleb** – La distinction entre éthique et morale est très importante dans ce séminaire.

**Marc Darmon** – Oui. Alors il y a la référence sanctionnelle, c'est-à-dire c'est mal, tout ce qui est mal et qui appelle une sanction. Mais il n'y a pas que ça. Non seulement il ne faut pas faire le mal, mais il faut faire le bien. Et ça suppose des idéaux. Le bien, le bon, le juste, le vrai aussi...

**Pierre-Christophe Cathelineau** – La juste mesure.

**Marc Darmon** – Dans la religion juive il y a les *Mitsvot*, c'est-à-dire les bonnes actions. Il y a 613 *Mitsvot* depuis Maïmonide.

**Bernard Vandermersch** – Il en faut deux par jour alors !

**Marc Darmon** – Oui, c'est comme les scouts. Les scouts aussi doivent faire une B.A. Il y a des commandements positifs, il y a tout ce qu'il faut faire, et tout ce qui est interdit. Tout ce qui est mauvais et sanctionné. Mais il parle d'un sentiment d'obligation. Au-delà du commandement, de ce qu'on doit faire ou ne pas faire, il y a le sentiment d'obligation c'est-à-dire ce dont on se sent obligé. Donc ce sentiment d'obligation « s'il y a quelque chose que l'analyste a pointé, c'est bien, au-delà du sentiment d'obligation à proprement parler, l'importance, l'omniprésence, dirions-nous, du sentiment de culpabilité, [...] » C'est ce que tu disais Bernard [Vandermersch] tout à l'heure c'est-à-dire ce sentiment de culpabilité, « [...] ce *faces* – appelons-le par son nom – désagréable de l'expérience morale. » Certaines tendances de la réflexion éthique tendent à l'éluder. « Nous ne sommes certes pas de ceux qui tentent de l'amortir, de l'émousser, de l'atténuer, parce que nous y sommes trop incessamment reportés, [référés] par notre expérience quotidienne. » Donc la culpabilité qui est introduite là.

Il reste néanmoins « [...] que l'analyse, [...] est une expérience qui [...] a remis en faveur au plus haut point la fonction féconde du désir comme tel, et au point même que l'on peut dire qu'en somme [l'ensemble] de l'articulation théorique [qui est donnée par] Freud de la genèse de la dimension morale [...] ne s'enracine pas ailleurs que dans le désir lui-même. C'est l'énergie du désir [d'où] se dégage [la fonction] l'instance de ce qui se présentera au dernier terme de son élaboration comme censure. »

Alors comment vous comprenez ça ?

**Pierre-Christophe Cathelineau** – Ça c'est le point tournant parce que dans tout le séminaire ça va être l'enseignement massif de ce séminaire, l'idée que l'éthique s'enracine dans le désir parce que les morales traditionnelles excluent le désir. Donc là il y a un point tournant qui est absolument essentiel. On ne trouve ça ni dans le christianisme, ni dans le judaïsme, ni dans l'islam, ni même chez Aristote. La question du désir est centrale et là il l'amène en disant que c'est ce qui distingue fondamentalement les éthiques traditionnelles et les morales

traditionnelles religieuses de ce qui est introduit par Freud, de la psychanalyse. Là, à mon avis, c'est très important. C'est un point tournant du texte.

**Marc Darmon** – Alors il dit ça juste après avoir évoqué l'omniprésence du sentiment de culpabilité. Et là il passe à ce qui est proprement analytique c'est-à-dire le fait que le désir, « que la genèse de la dimension morale ne s'enracine pas ailleurs que dans le désir lui-même. » Comment vous comprenez ça ? « C'est de l'énergie du désir que se dégage l'instance de ce qui se présentera au dernier terme de son élaboration comme censure. »

**X** – Quelque chose de fermé dans un cercle imposé. Oui, c'est puissant cette phrase.

**Marc Darmon** – Alors comment vous comprenez ça ?

**Bernard Vandermersch** – C'est un peu paradoxal, de lier le désir à la censure.

**Virginia Hasenbalg** – C'est-à-dire c'est la mise en avant du désir lui-même qui fait appel à la censure. On ne peut pas fonctionner spontanément... faire valoir son désir tel qu'on l'entend comme ça d'une façon... Allez, on y va !

**Marc Darmon** – On l'a évoqué avec le meurtre du père. C'est-à-dire le meurtre du père va entraîner la culpabilité. C'est-à-dire qu'il y a un mécanisme important chez Freud à saisir c'est que le désir, du fait d'être inhibé, contraint, interdit...

**Virginia Hasenbalg** – Pousse au meurtre.

**Marc Darmon** – Donc va entraîner un développement du désir de meurtre, effectivement.

**Pierre-Christophe Cathelineau** – C'est la loi qui me pousse au péché.

**Marc Darmon** – Le désir d'accéder aux femmes du père, il va falloir que les fils en fassent quelque chose. Ce désir va nourrir le surmoi. C'est comme ça que je vois le lien entre le désir et la morale. Comment expliquer autrement que « c'est de l'énergie du désir que se dégage l'instance de ce qui se présentera au dernier terme de son élaboration comme censure » ?

**Bernard Vandermersch** – C'est compliqué parce que c'est contre-intuitif.

**Marc Darmon** – Oui, c'est contre-intuitif.

**Bernard Vandermersch** – On a l'impression que plus le désir est puissant et plus il va battre la censure. Or là il dit que non que la censure tire son énergie du désir lui-même.

**Marc Darmon** – Exactement. C'est la même chose que quand il dira c'est faire le Bien qui engendre la culpabilité. Alors que faire le Mal, contrairement à notre intuition...

**Virginia Hasenbalg** – Ça fait du bien ! [Rires]

**Marc Darmon** – N'est pas sans attrait. Alors c'est très amoral.

**Bernard Vandermersch** – Mais on peut se sentir bien d'avoir fait du bien aussi. Enfin du bien... croire qu'on a fait du bien. On ne se sent pas forcément coupable quand on a été sympa. Ce n'est pas lié de façon comme ça... Faire le Bien ça consiste à s'interdire de ce qu'on avait envie de faire. J'avais envie de lui foutre une paire de claques et en fait, non.

**Marc Darmon** – C'est ça, c'est ce Bien-là.

**Pierre-Christophe Cathelineau** – Moi ça me fait penser à autre chose. Ça me fait penser à la *Traumdeutung*. Ça me fait penser à ce que dit Freud dans *L'interprétation des rêves* à propos de la censure comme ce qui vient en quelque sorte masquer le désir comme tel, par des images qui déforment l'objet du désir. Et si l'on se réfère à la *Traumdeutung* on voit bien que tout le travail de l'analyste ça va être de déjouer précisément les effets de la censure par l'interprétation pour accéder ou pour permettre au sujet d'accéder au désir. Prenons par exemple le fameux rêve de la belle bouchère ou d'autres rêves de ce genre. La censure c'est un effet du désir et c'est aussi ce contre quoi l'interprétation vient travailler pour faire accéder le sujet à son désir. Donc on peut l'interpréter du côté de la culpabilité du meurtre du père mais on peut aussi l'interpréter du côté de la clinique de l'interprétation des rêves par exemple. Parce que le terme de censure est utilisé dans la *Traumdeutung*.

**Virginia Hasenbalg** – Mais est-ce qu'il serait à entendre comme refoulement ou pas du tout ? Pourquoi est-ce qu'il utilise censure et pas refoulement ?

**Pierre-Christophe Cathelineau** – Oui c'est ça. C'est un terme qui est un terme assez technique le terme de censure.

**Marc Darmon** – C'est pour illustrer le refoulement qu'il l'emploie là.

**Virginia Hasenbalg** – D'accord. Parce que les deux paragraphes qui suivent parlent de l'échec de l'affranchissement naturaliste du désir. C'est-à-dire on y va, on se livre au désir, il le voit comme ayant été un échec de la pensée dite libertine. Parce que ces deux paragraphes illustrent bien. Pas ça. Dans le sens où si on laisse l'énergie du désir... on échoue.

**Marc Darmon** – Les deux paragraphes qu'on vient de lire traduisent que c'est de l'énergie du désir que se nourrit la censure.

**Virginia Hasenbalg** – C'est pas le désir qui suscite la censure, c'est le désir se nourrit de la censure.

**Bernard Vandermersch** – Non, non.

**Virginia Hasenbalg** – C'est la censure qui se nourrit...

**X** – De l'énergie du désir.

**Pierre-Christophe Cathelineau** – Oui, dans les rêves on le voit bien.

**Valentin Nusinovici** - Est-ce que la phrase elle n'a pas cette difficulté de se demander d'où vient la loi ? Parce que là si on plaque tout de suite la loi selon le meurtre du père on évacue peut-être la difficulté de la phrase elle-même. Parce qu'il y a qu'une énergie là-dedans et y a qu'une chose qui est en jeu : le désir. Tout proviendrait du désir. La phrase pose la question d'où vient la loi. Évidemment si on répond avec le meurtre du père, déjà on s'est déplacé depuis ce que Lacan fait là puisque...

**Marc Darmon** – C'est-à-dire on a besoin d'un mythe.

**Valentin Nusinovici** – Oui, on a besoin d'un mythe mais ce n'est pas tant... Travailler le mythe, ce mythe est un mythe. C'est-à-dire que le mythe il recouvre... On sait très bien ce qu'il recouvre et puis dès le début il nous dit l'importance du terme réel, moi maintenant je vais mettre en évidence, dès le début de la leçon. La question là c'est la question... Bien sûr on sait très bien que le désir c'est... on connaît toutes les formules ! Mais là c'est la question de savoir d'où vient la loi. Enfin moi c'est comme ça que je le comprends.

**Marc Darmon** – Du père.

**Valentin Nusinovici** – Ben non ! Enfin je veux dire ça c'est *vintage* ça. [Rires]

**Marc Darmon** – Si on se réfère au mythe biblique, la loi nous est donnée sur le Mont Nébo.

**Virginia Hasenbalg** – Il parle du signifiant à la fin de la leçon.

**Marc Darmon** – Bon, on va poursuivre avec le passage auquel Virginia [Hasenbalg] faisait allusion tout à l'heure.

« [...] une certaine philosophie, celle qui a précédé immédiatement celle [dont nous allons voir qu'elle] est la plus proche parente de l'aboutissement freudien, celle qui nous a été transmise au XIXe siècle. [...] une certaine philosophie « au XVIIIe siècle, » a eu pour but ce que l'on pourrait appeler « l'affranchissement naturaliste du désir. On peut caractériser cette réflexion, toute « pratique celle-là, [qui est celle qu'on peut caractériser] comme celle de *l'homme du plaisir*.

L'affranchissement naturaliste du désir a échoué : plus la théorie, plus l'œuvre de la critique sociale, plus le crible d'une expérience tendant à ramener à des fonctions précises dans l'ordre social l'obligation, a pu nous appeler à [espérer] relativiser le caractère impératif, contrariant, pour tout dire conflictuel, de l'expérience morale, [...] plus nous avons vu s'accroître, dans le fait, les incidences *pathologiques* [au sens propre du terme] de cette expérience. L'affranchissement naturaliste du désir a historiquement échoué [...], nous ne nous trouvons pas devant un homme moins chargé de lois et de devoirs qu'avant la grande expérience critique de la pensée dite libertine. »

Alors, qu'est-ce que vous en pensez de ça ?

**Pierre-Christophe Cathelineau** – Là il faudrait savoir quels auteurs il vise. Ça peut être Marivaux...

**X** – Il les cite après. Mirabeau...

**Pierre-Christophe Cathelineau** – Mirabeau, Sade, Diderot... Sade.

**Marc Darmon** – Alors qu'est-ce que c'est cet affranchissement naturaliste du désir ? Alors ce qui est curieux c'est qu'il parle du XIX<sup>ème</sup> siècle.

**Bernard Vandermersch** – Qui transmet le XVIII<sup>ème</sup>.

**Marc Darmon** – Qui transmet, oui, le XIX<sup>ème</sup>. C'est-à-dire essentiellement les philosophes qu'il va nommer, Sade, Diderot, Mirabeau.

**Pierre-Christophe Cathelineau** – Le terme, ici, le plus important c'est naturaliste, parce que c'est référé à l'idée de nature. On le voit chez Sade notamment qui se réfère toujours à l'idée d'une nature... C'est la loi de la nature.

**Bernard Vandermersch** – En soi c'est très contemporain.

**Marc Darmon** – Eh oui ! Il a l'air de le présenter comme passé, cette conception naturaliste du désir. On la retrouve dans la pensée de 68 et on la retrouve aujourd'hui d'une façon plus technicisée ou...

**Valentin Nusinovici** – Biologique peut-être.

**Bernard Vandermersch** – La nature comme modèle.

**Pierre-Christophe Cathelineau** – Mais chez Sade c'est très net, c'est le désir. Dans *Français, encore un effort si vous voulez être républicains* il parle de la nature, dans les grandes envolées de ses héroïnes diaboliques c'est toujours la nature qui est mise au premier plan contre Dieu lui-même.

**Virginia Hasenbalg** – Il fait des amalgames je crois.

**Pierre-Christophe Cathelineau** – Contre la religion, contre Dieu.

**Marc Darmon** – Oui, Dieu va avoir une place un peu spéciale.

**Virginia Hasenbalg** – On peut dire que s'il n'y a pas de censure il n'y a pas l'énergie du désir. C'est l'inverse ?

**Marc Darmon** – Mais alors, ce qu'il dit de très intéressant c'est que l'affranchissement naturaliste du désir a échoué dans ses buts puisque loin d'obtenir une guérison des névroses... L'espoir de caractériser « [...] l'impératif, contrariant, pour tout dire conflictuel, de l'expérience morale, plus [...] nous avons vu s'accroître dans le fait les incidences pathologiques de cette expérience. »

**Pierre-Christophe Cathelineau** – Là ça me fait penser à ce que dit Freud dans le *Malaise dans la civilisation* à propos du surmoi. C'est-à-dire comment le surmoi vient en quelque sorte envelopper la civilisation comme réponse ultime à la question du désir. Et réponse névrotique en plus. D'ailleurs il va parler plus loin de surmoi féroce et obscène. Donc effectivement, dans la civilisation, le résultat c'est un accroissement du surmoi.

**Marc Darmon** – Et des névroses. Pourtant quand on se libère du surmoi il y a une pathologie qui apparaît. Il le dit dès ce séminaire. C'est-à-dire ce qu'on constate aujourd'hui, une pathologie propre à l'effacement du surmoi. Il en parle là. Il en parle d'une façon différente puisqu'il dit « l'affranchissement naturaliste du désir a historiquement échoué. Nous ne nous trouvons pas devant un homme moins chargé de lois et de devoirs qu'avant la grande expérience critique de la pensée dite libertine. »

**Pierre-Christophe Cathelineau** – Est-ce que c'est actuel ça ? Je me demande si c'est actuel.

**Marc Darmon** – Non ? Je ne sais pas. Ce n'est pas comme ça qu'on dit ces choses-là ? Peut-être parce que la clinique a changé. C'est-à-dire ce qu'il nous dit là c'est que la libération sociale des mœurs, le fait que l'homme du désir soit valorisé n'a pas guéri les névroses, au contraire.

**Pierre-Christophe Cathelineau** – Il les a accrues.

**Bernard Vandermersch** – Il fait juste après le glissement sur l'homme de plaisir » et non plus l'homme de désir. Parce que là on ne voit pas trop bien le clivage entre désir et jouissance.

**Pierre-Christophe Cathelineau** – Exactement. Je suis d'accord.

**Bernard Vandermersch** – Et la libération de la jouissance... Parce qu'ils sont plus dans la jouissance Mirabeau etc. C'est ça qui est compliqué là. Peut-être que nous on distingue trop clairement peut-être.

**Danielle Eleb** – C'est ce que Claude Landman avait développé au cours de sa conférence sur « la satisfaction laisse toujours à désirer. » J'avais trouvé ça très intéressant.

**Marc Darmon** – On pourrait s'attendre à l'insatisfaction laisse toujours à désirer.

**Danielle Eleb** – Non là c'est la satisfaction.

**Bernard Vandermersch** – Quelle que soit la satisfaction elle laisse quand même à désirer.

**Danielle Eleb** – Voilà.

**Pierre-Christophe Cathelineau** – Là on a aussi toute la question qui va venir dans le séminaire de distinguer ce qui serait une éthique de la jouissance d'une éthique du désir. Je suis tout à fait d'accord. Parce que l'allusion à Sade et au texte de « Kant avec Sade » ça nous permet de bien faire la part entre ce qui relève d'une éthique de la jouissance d'une éthique du désir. Et si effectivement il équivoque sur l'homme de plaisir c'est que l'échec il est du côté de la jouissance, comme aujourd'hui d'ailleurs.

**Thatyana Pitavy** – Et le désir il mène à la jouissance aussi, un type de jouissance qui n'est peut-être pas la jouissance libertine ou la jouissance phallique, mais c'est toujours du côté des jouissances que va se tourner cette question-là. Parce que le désir ça mène à quoi ?

**Bernard Vandermersch** – C'est fait pour jouir quand même. Le désir vise à la jouissance quand même.

**Thatyana Pitavy** – C'est ça, mais tel qu'on le raconte là c'est comme si ça visait la jouissance phallique. Je pense que plus Lacan avance dans ce séminaire, cette frontière désir-jouissance elle est beaucoup plus opaque. Je pense qu'il parle beaucoup plus des jouissances qu'en faisant cette distinction entre désir et jouissance.

**Marc Darmon** – Oui, enfin là pour le moment il parle que du plaisir, de l'homme du plaisir, il ne parle pas de la jouissance. Pourtant quand il est question de Sade et de ses copains...

**Bernard Vandermersch** – [inaudible] principe de plaisir.

**Marc Darmon** – C'est un peu plus chaud. Alors cette expérience c'est un échec, « nous ne nous trouvons pas devant un homme moins chargé de lois et de devoirs qu'avant la grande expérience critique de la pensée dite libertine. »

**Bernard Vandermersch** – Est-ce qu'il est plus chargé ? Peut-être pas. Peut-être. On est à la suite de ça.

**Marc Darmon** – Il décrit un tableau obsessionnel là, l'homme chargé de lois et de devoirs. On ne peut pas dire que le dispositif aujourd'hui conduit à la névrose obsessionnelle.

**Bernard Vandermersch** – À la névrose obsessionnelle ?

**Marc Darmon** – Oui. C'est-à-dire à un excès de lois et de devoirs.

**Pierre-Christophe Cathelineau** – Oui mais là on a changé d'époque. Par rapport à ce qu'il dit à l'époque, on a changé d'époque. On n'est pas du tout dans la configuration de ce qu'il dit là.

**Marc Darmon** – Oui. C'est-à-dire on voit le cheminement de la pensée de Lacan là. Il nous fait toucher du doigt le lien entre le désir et la culpabilité, le désir et le surmoi, c'est-à-dire un surmoi nourri du désir, et ensuite il nous dit que l'affranchissement des lois et des impératifs moraux ne conduit pas, contrairement à ce qu'on croit, à la bonne santé non névrotique mais conduit à la névrose obsessionnelle. Ça suppose quand même un Nom-du-Père qui tient le coup, là.

« Alors si nous sommes amenés à aborder, ne serait-ce que par rétrospection, l'expérience de cet homme du plaisir, nous verrons vite et ce par la voie d'un examen de ce que l'analyse a apporté dans la connaissance et la situation de l'expérience perverse, qu'à la vérité tout dans cette théorie morale devait la destiner à cet échec ».

Ah, alors donc l'expérience analytique, la recherche analytique sur la perversion explique ce qu'il vient de dire.

« En effet, bien que l'expérience de l'homme du plaisir se présente avec un idéal d'affranchissement naturaliste, il suffit de lire les auteurs majeurs (je veux dire ceux qui ont pris pour s'exprimer là-dessus les voies les plus accentuées dans le sens du libertinage, voire de l'érotisme) pour s'apercevoir qu'elle comporte une note de défi, une sorte d'ordalie proposée à ce qui reste le terme réduit sans doute mais certainement fixe, de cette articulation et qui n'est autre que le terme *divin*. »

Alors voilà, comment vous comprenez ça ?

**Pierre-Christophe Cathelineau** – C'est le défi à Dieu qu'on trouve constamment dans les textes du Marquis de Sade, qui est une articulation fixe et qui pose, qui suppose que ce défi oblige la mise en place d'un grand Autre dans le dispositif de soi-disant liberté. C'est-à-dire que le grand Autre punitif est là envers et contre tout.

**Marc Darmon** – Alors, il parle d'ordalie.

**Virginia Hasenbalg** – L'ordalie c'est une épreuve.

**Bernard Vandermersch** – C'est intéressant, l'ordalie, tu es sauvé ou pas. C'est comme si le pervers, ou en tous cas celui qui... était sur le fil du rasoir. C'est une ordalie. Mais on ne comprend pas trop ce qu'il veut dire.

**Marc Darmon** – C'est-à-dire qu'il nous dit que dans l'expérience perverse, il y a la présence du grand Autre.

**Bernard Vandermersch** – Oui, de quelqu'un dans l'Autre.

**Marc Darmon** – De quelqu'un dans l'Autre, oui. C'est-à-dire que le terme « divin » n'est pas lâché.

**Bernard Vandermersch** – Au contraire, il est tout à fait voilé (?). Et pour quelles raisons, pour obtenir quoi, qu'est-ce qu'il cherche dans cette ordalie ? Il cherche son rejet définitif, le sujet, sa condamnation ou est-ce qu'il recherche une sorte de reconnaissance ? Parce que l'ordalie, c'est ou tu passes ou tu ne passes pas.

**Valentin Nusinovici** – Du jugement de Dieu c'est un génitif subjectif ou objectif ?

**Bernard Vandermersch** – Ah ça normalement, c'est subjectif.

**Valentin Nusinovici** – Je sais bien, mais là ?

**Bernard Vandermersch** – Ah oui, tu veux dire que de par l'expérience perverse, il peut obtenir ceci que Dieu n'existe pas.

**Valentin Nusinovici** – Non, non, qu'il est emprisonné, qu'il est impuissant, pas qu'il n'existe pas, c'est un terme indispensable et c'est lui qui est jugé.

**Bernard Vandermersch** – Si c'est Dieu qui est jugé, oui.

**Valentin Nusinovici** – Chez Sade, les représentants du Marquis sont soumis à l'ordalie ?

**Pierre-Christophe Cathelineau** – Ils sont soumis à l'ordalie, c'est-à-dire qu'ils se mettent dans de situations de défi pervers, par exemple dans *Les cent vingt journées de Sodome*, ils se mettent dans des situations d'atrocités...

**Valentin Nusinovici** – Pour voir s'il leur arrivera quelque chose.

**Pierre-Christophe Cathelineau** – Voilà.

**Virginia Hasenbalg** – C'est une provocation.

**Pierre-Christophe Cathelineau** – C'est une provocation.

**Virginia Hasenbalg** – Parmi les juges à savoir le grand « l'Autre devant lequel cette ordalie se présente, le juge en fin de compte de ladite ordalie. »

**Pierre-Christophe Cathelineau** – Oui, c'est ça, c'est-à-dire que au lieu de débouter l'instance...

**Virginia Hasenbalg** – Ils la consacrent.

**Pierre-Christophe Cathelineau** – Ils la consacrent.

**Bernard Vandermersch** – Ils la consacrent comme impuissante !

**Pierre-Christophe Cathelineau** – Comme impuissante, oui bien sûr. Rien ne se passe.

**Bernard Vandermersch** – Il y avait une histoire d’homosexuels dans une famille qui faisaient leurs affaires devant la photo du père, c’est cité dans Jones.

**Valentin Nusinovici** – c’est Proust,

**Alice Massat** – La sonate de Vineuil.

**Thatyana Pitavy** – Ça me fait penser à la clinique des toxicomanes où on en parle de cette question de l’ordalie souvent, comme un défi mais par rapport à la mort elle-même, c’est-à-dire que c’est défier la mort, ce qui va passer à travers ou pas. Il y a un défi ordalique aussi chez les toxicomanes très souvent.

**Danielle Eleb** – Dans le texte de Sade, *Justine ou les infortunes de la vertu*, j’ai l’impression que le personnage qui est une jeune femme vertueuse ne peut pas échapper à la perversion des hommes. Elle est mise à l’épreuve sans cesse, c’est une forme de matérialisme chez Sade qui est impressionnant. Ce qu’il développe finalement c’est que cette femme vertueuse ne peut pas vraiment désirer, le rester ou le devenir puisqu’elle est confrontée à une épreuve sans cesse qui est du côté de la perversion de l’autre. C’est un roman qui est très particulier dans la série des textes de Sade.

**Virginia Hasenbalg** – Quelle fonction aurait la femme vertueuse dans tout ceci ?

**Marc Darmon** – Enfin, Dieu ne la sauve pas.

**Danielle Eleb** – Personne ne la sauve. Justement c’est ce qui est intéressant.

**Marc Darmon** – Ça prouve que Dieu est impuissant.

**Danielle Eleb** – Ce n’est pas seulement ça, c’est en quelque sorte un matérialisme de Sade qu’il développe. Dans ce roman de Sade, cette jeune femme n’échappe pas à la perversion qui est généralisée dans le roman, et d’une certaine manière elle est pratiquement destituée en tant que sujet. Elle n’existe pas. Ça, c’est un aspect absolument terrible du roman de Sade et je trouve que c’est un roman matérialiste, c’est-à-dire qu’il y a quelque chose de déterminé, de surdéterminé par rapport à ces épreuves qu’elle traverse et où elle ne peut pas échapper à ce monde là.

**Marc Darmon** – Elle ne peut pas échapper comme victime ou comme participante ?

**Danielle Eleb** – C’est-à-dire que ce qui est extraordinaire chez Sade, c’est qu’elle n’est pas complètement victime parce qu’il y a véritablement chez Sade, dans ces personnages, un dédoublement du sujet. On a l’impression à chaque fois que Sade décrit une jeune femme qui est là sans y être, elle est à la fois présente et absente, mais d’une certaine façon elle ne peut pas échapper à ces épreuves de perversion. L’histoire c’est ça. Il faudrait le relire. Mais je pense que Sade est un grand matérialiste, il parle du déterminisme, c’est un grand philosophe d’une certaine façon. Même si on n’est pas du tout d’accord, même si on ne partage pas du tout son orientation.

**Bernard Vandermersch** – En somme vous dites exactement le contraire de ce que dit Lacan ?

**Danielle Eleb** – Oh ça, c’est possible, j’ai lu ça il y a longtemps.

**Bernard Vandermersch** – Toute l’idée de défi par rapport à Dieu est évacuée là ?

**Danielle Eleb** – Non, ce n’est pas Dieu dans le roman de Sade.

**Bernard Vandermersch** – Il y a quand même une instance...

**Danielle Eleb** – Non, non. Je trouve au contraire que *Justine ou les infortunes de la vertu* c’est un roman matérialiste et ce n’est pas Dieu qui est en jeu.

**Bernard Vandermersch** – C’est intéressant.

**Pierre-Christophe Cathelineau** – Oui mais il y a un dialogue, je crois que c’est dans *Français, encore un effort pour être républicains*, qui met en perspective la dimension du divin, du divin comme juge ultime et impuissant, puisque Dieu ou alors...

**Marc Darmon** – Comme auteur de la nature.

**Pierre-Christophe Cathelineau** – Auteur de la méchanceté, c’est un Dieu méchant, un Dieu qui veut la méchanceté, qui veut l’horreur.

**Danielle Eleb** – Oui mais dans *Justine*, c’est une problématique quand même très différente.

**Pierre-Christophe Cathelineau** – Oui, mais enfin beaucoup de ses textes, même *Les cent vingt journées de Sodome*, Dieu est aussi invoqué comme puissance de méchanceté aussi.

**Marc Darmon** – On poursuit ? « Assurément nous devons au cours de notre investigation proposer à notre propre jugement ce que l'analyse garde d'affinités et de parenté et de racines dans une telle expérience ». C'est intéressant.

« C'est bien là, l'ordalie, ce qui donne son ton propre à cette littérature qui nous présente la dimension de l'érotique d'une manière peut-être jamais retrouvée, inégalable.

Assurément nous devons au cours de notre investigation proposer à notre propre jugement ce que l'analyse garde d'affinités, de parenté, de racines dans une telle expérience.

Nous touchons là une direction qui a été peu exploitée dans l'analyse. Il semble que – à partir du coup de sonde, du flash que l'expérience freudienne a jeté sur les origines paradoxales du désir, sur le caractère de perversion polymorphe de ses formes infantiles – une pente générale a porté les psychanalystes à réduire ces origines paradoxales pour en montrer la convergence vers une fin d'harmonie. Ce mouvement caractérise dans l'ensemble le progrès de la réflexion analytique au point que la question mérite d'être posée de savoir si ce progrès théorique ne conduisait pas en fin de compte à ce que nous pourrions appeler un moralisme plus compréhensif qu'aucun de ceux qui jusqu'à présent ont existé. La psychanalyse semblerait n'avoir pour but que d'apaiser la culpabilité.

Encore que nous sachions par notre expérience pratique les difficultés et les obstacles voire les réactions qu'une telle entreprise entraîne : il s'agirait d'un apprivoisement de la jouissance perverse qui ressortirait d'une démonstration de son universalité d'une part et d'autre part de sa fonction. »

Alors, ça c'est une partie critique de la psychanalyse telle qu'elle était à l'époque de ce séminaire.

X – C'est une critique de Freud ?

**Marc Darmon** – Pas vraiment de Freud, plutôt des psychanalystes qui prônent la génitalité et des choses comme ça.

X – Ça rejoint les livres de Melman et *L'homme sans gravité* quand il dit que Freud a voulu sortir... à avoir le droit à la sexualité et que Lacan... [incompréhensible]

**Marc Darmon** – Oui Freud avait un grand espoir sur le côté libérateur de la psychanalyse.

X – C'est ça. Et finalement il y a toujours quelque chose qui ne va pas, c'est qu'il n'y a pas de rapport sexuel.

**Marc Darmon** – Oui, avant d'en arriver là, il faut souligner le caractère de perversion polymorphe de ses formes infantiles, « [...] une pente générale a porté les psychanalystes à réduire ses origines paradoxales pour en montrer la convergence vers des fins d'harmonie. » C'est-à-dire que les pulsions devraient être convergentes vers la pulsion génitale. Et puis le caractère polymorphe c'est-à-dire des perversions, c'est le caractère polymorphe des perversions infantiles. Et la perversion serait une persistance du caractère partiel des pulsions ou d'une pulsion par rapport aux autres, c'est-à-dire que les pulsions refuseraient d'être convergentes pour en privilégier une. Ça serait ça l'origine de la perversion.

**Bernard Vandermersch** – Alors que la normalité harmonieuse, c'est un ensemble de perversions correctement orientées qui se tiennent la main.

**Marc Darmon** – Voilà, c'est ça [rires].

**Bernard Vandermersch** – Pervers de tous les pays, unissez-vous ! [Rires].

**Marc Darmon** – « La psychanalyse semblerait n'avoir pour but que d'apaiser la culpabilité. » dont on parlait tout à l'heure.

**Bernard Vandermersch** – Tu l'as déjà dit ! [Rires] Le terme de partiel...

**Marc Darmon** – Le terme de partiel oui, indiqué pour désigner la pulsion perverse prend-il à l'occasion tout son poids ?

« Nous avons déjà l'année dernière tourné autour de l'expression de *pulsion partielle* tout un pan de notre réflexion sur l'approfondissement que l'analyse donne à la fonction du désir et sur la

finalité profonde de cette diversité pourtant si remarquable, qui donne son prix au catalogue que l'analyse nous permet de dresser des tendances humaines. »

Alors maintenant, il va introduire Aristote.

« Peut-être la question en serait-elle pas bien perçue dans son véritable relief qu'à comparer le point où notre vision du terme de désir nous a mis à ce qui par exemple s'articule dans l'œuvre d'Aristote quand il parle de l'éthique. Nous lui donnerons une place importante dans notre réflexion. Et spécialement à l'ouvrage qui dans cette éthique aristotélicienne donne la forme la plus élaborée, *L'éthique à Nomarque*. Il y a dans son œuvre deux points qui nous montrent comment tout dans le registre du désir est par lui littéralement mis hors du champ de la morale. Pour Aristote en effet, s'agissant d'un certain type de désir, il n'y a pas problème éthique.

Or ces désirs (là ne sont rien de moins que les termes promus au premier plan de notre expérience. Un très grand champ de ce qui constitue le corps des désirs sexuels)

(...) Est tout bonnement classé par Aristote dans la dimension des anomalies monstrueuses. C'est du terme de bestialité qu'il use à leur propos. »

**Pierre-Christophe Cathelineau** – Theriothès.

**Marc Darmon** – « Les problèmes éthiques que pose Aristote dont je vous indiquerai plus loin la pointe et l'essence se situent tout entiers ailleurs. C'est là un point qui a tout son prix.

Si l'on considère d'autre part que l'ensemble de la morale d'Aristote n'a point perdu son actualité dans la morale théorique, se trouve mesuré exactement à cet endroit ce que comporte de subversion une expérience, la nôtre, qui ne peut que rendre cette formulation surprenante, primitive, paradoxale, et la vérité incompréhensible. Mais cela n'est que ponctuation en route, ce que je désire vous articuler ce matin, c'est notre programme ».

**Pierre-Christophe Cathelineau** – Alors là, juste une remarque vu que j'ai commis un petit bouquin là-dessus. Ce qu'il veut dire c'est que, outre le fait que la sexualité est mise hors champ du désir, hors champ de la morale et donc tout ce qui est bestial est référé à des anomalies monstrueuses, dans *L'Éthique* d'Aristote, il y a autre chose qui fait difficulté, c'est le deuxième point dont il ne parle pas, c'est le fait que l'éducation éthique vise à prendre de bonnes habitudes. Il le dit plus loin. Donc en faisant un jeu de mots, *ethos/ êthos*, *ethos* qui veut dire conduite et *êthos* qui veut dire caractère. Donc la bonne conduite détermine le bon caractère. C'est Aristote qui fait le jeu de mots sur *êthos/êthos*. Et donc c'est par l'acquisition de bonnes habitudes qu'on acquiert un bon caractère et par l'éducation. C'est-à-dire qu'il réduit ça à un dressage. C'est du dressage.

**Virginia Hasenbalg** – Ce que Lacan conteste.

**Pierre-Christophe Cathelineau** – Ce que Lacan conteste. Et qu'il va contester plus loin.

**Marc Darmon** – Puis la mise à l'écart des désirs sexuels, c'est...

**Pierre-Christophe Cathelineau** – Des désirs sexuels, oui

**Valentin Nusinovic** – Ce que « mauvaises habitudes » a désigné par la suite

**Pierre-Christophe Cathelineau** – Voilà, les mauvaises habitudes [rires]. Mais c'est vrai en plus.

**Marc Darmon** – Alors ensuite, il va nous parler de ce qu'on a évoqué tout à l'heure sur la mythologie : « Nous nous trouvons devant la question de savoir ce que l'analyse permet de formuler quant à *l'origine de la morale*. » C'est la question que tu posais.

« Son apport se réduit-il à l'élaboration d'une mythologie plus crédible, plus laïque que celle qui se pose comme révélée ? La mythologie, elle, reconstruite de *Totem et Tabou* qui part de l'expérience du meurtre originel du père, de ce qui l'engendre, et de ce qui s'enchaîne à elle. De ce point de vue, c'est la transformation de l'énergie du désir, qui permet de concevoir la genèse de sa répression, de telle sorte que la faute n'est pas seulement, en cette occasion, quelque chose qui s'impose à nous dans son caractère formel. Nous avons à nous en louer, *felix culpa*, puisqu'elle est au principe d'une complexité supérieure à quoi la dimension de la civilisation doit son élaboration »

Voilà ce qu'on a évoqué tout à l'heure, *Totem et tabou* est un mythe équivalent à celui de la Bible, au mythe biblique, aux origines de la loi. Puis *Moïse et le monothéisme* vient rejoindre les deux bouts. Donc tout part de l'expérience du meurtre originel du père et « c'est la transformation de l'énergie du désir qui permet de concevoir la genèse de sa répression. » Oui, ça me paraît important ça. « De telle sorte que la faute n'est pas seulement en cette occasion quelque chose qui s'impose à nous dans son caractère formel. Nous avons à nous en louer, *felix culpa*, puisqu'elle est au principe d'une complexité supérieure à quoi la dimension de la civilisation doit son élaboration ». Donc...

**Bernard Vandermersch** – Le *felix culpa* dans la religion catholique, c'est le fait de nous avoir donné un si beau rédempteur.

**Marc Darmon** – Oui, c'est parce que nous avons fauté que nous avons...

**Bernard Vandermersch** – La chance d'avoir Jésus qui est mort sur la croix. C'est ça l'heureuse faute, c'est que grâce à cette faute d'Adam, Dieu nous a envoyé son fils qu'il a immolé. C'est un peu bizarre, mais...

X – Vu le ton, on n'y croit pas. [Rires]

**Bernard Vandermersch** – Oui, mais il y a quand même des gens qui y croient.

**Pascale Belot-Fourcade** – Dieu nous a sauvés, c'est impressionnant.

**Pierre-Christophe Cathelineau** – C'est l'idée du salut.

**Bernard Vandermersch** – C'est quand même un mythe extraordinairement puissant.

**Pascale Belot-Fourcade** – C'était très lisible hier à l'enterrement de Chirac. C'était très présent, c'était formulé.

**Marc Darmon** – Bon, je vous invite à lire la suite.

*Avec l'accord de Marc Darmon*

*Transcripteurs : Dominique Foisnet Latour, Érika Croisé Uhl, Inès Segré*

*Relecteurs : Érika Croisé Uhl, Dominique Foisnet Latour*

Il existe deux versions éditées par L'ALI, travail en 1999 de Claude Dorgeuille, puis plus tard autour d'Isabelle Dhonte et Hubert Ricard.

Une version\_éditée au Seuil.